

Sur la mort de Saint-Saëns

Deux Hommages, et non des moindres, nous sont parvenus à la suite de ceux qui nous avaient été adressés pour notre numéro du 1^{er} Janvier dernier. L'un, de Florent SCHMITT, notre éminent collaborateur, qui dirige actuellement le Conservatoire de Lyon et nous reste cependant fidèle en quelques sympathiques apparitions parisiennes. Il nous envoie sur le grand Musicien qui vient de mourir une expression sincère et pittoresque de sa pensée. L'autre du célèbre chef d'orchestre de la « Philharmonie » de Berlin, Arthur NIKISCH, dont on lira, non sans une réelle fierté, les belles et justes lignes que lui a noblement inspirées la disparition de l'illustre Maître français.

Il me paraît pour le moins oiseux d'écrire dès à présent sur Camille Saint-Saëns. Ses admirateurs risquent de dépasser les limites de l'enthousiasme, ses critiques celles de l'impartialité. Laissons le temps réduire les parts, sculpter le vrai trait, faire les ombres et la lumière. La statue en aura-t-elle moins d'éclat et de majesté ? Peut-être. Mais je ne crois pas qu'elle s'écartera de la matière en est solide.

Il y eut de l'habileté dans sa musique. Ce qui fit sa gloire vivante sans doute abaissera sa gloire posthume. Il ne creusera pas un sillon. S'il posséda une maîtrise qui commande l'admiration, par contre il échappa aux angoisses infinies du créateur. La *Danse macabre*, la *Marche héroïque*, le 5^e *Concerto*, le *Scherzo* à deux pianos, resteront évidemment des pages fortes et grandes. Au théâtre, *Samson* et *Dalla*, dans le genre désuet, est cependant destiné à figurer dignement parmi les œuvres que l'avenir conservera comme types d'une époque qui, malheureusement, n'est pas encore absolument révolue. Mais il ne me semble pas qu'aucune de ces œuvres porte le sceau du véritable génie parce qu'elles sont à peu près dépourvues de la sensibilité sans laquelle il n'est pas d'œuvre profonde.

On ne saurait dire pour Camille Saint-Saëns, comme pour tant d'artistes, que le jour de sa mort inaugura une ère de gloire. La gloire, il la connut de son vivant comme peu de musiciens la connurent et la connaîtront jamais. Je n'irai pas jusqu'à la confester en la trouvant exagérée. Mais je ne crois pas qu'elle suive, désormais, le crescendo qui est l'habitude — et toute platonique — revanche des grands artistes méconnus ou seulement délaissés. Si respectueux que nous soyons d'une carrière justement honorée, nous éprouvons un sentiment singulièrement amer en comparant ce sillage ininterrompu de gloire que fut la vie d'un Saint-Saëns à la destinée si douloureusement écourtée d'un Emmanuel Chabrier, par exemple, ce grand créateur qui ne connut pas une heure de gloire complète, qui n'eut même pas, à part quelques hommages espacés, l'habitude et platonique revanche posthume. Le sentiment d'une telle disproportion, dont on ne peut rendre Saint-Saëns responsable, néanmoins nous influence comme malgré nous. Cependant nous ne voudrions pas paraître injuste. Réjouissons-nous donc que, pour une fois, les hommages soient allés au vrai mérite.

Je voudrais dire ce que, comme musicien, il apporta de nouveau. Or je crains bien que tout ce qu'il apporta n'ait existé avant lui. Rien ne serait plus embarrassant que de saisir au passage ce qu'on nomme « les signes indiscutables d'une personnalité » si l'on ne connaissait pour ainsi dire par cœur ses principaux ouvrages. Ses idées sont d'une impersonnalité paradoxale, si profonde qu'elle semblerait voulue. Quant à son orchestre, beaucoup moins audacieux que celui de certains devanciers, mettons Berlioz ou Liszt, il se rapproche sensiblement, à l'écriture des cuivres près, de l'orchestre de Beethoven ou plutôt de Mozart dont il a la franchise et la limpidité. Et si ce sont ces qualités si souvent citées de maîtrise, d'équilibre, de mesure et de concision, qui certes ne sont pas à dédaigner, mais qui tout de même ne sont pas tout et restent en dehors de l'invention, si ce sont ces qualités qui lui ont valu le titre consacré de « musicien éminent-

ment français », à ce compte-là, le type le plus accompli du génie français ne serait-il pas, l'Allemand Mendelssohn qui, en réalité, fut le véritable maître de Camille Saint-Saëns ?

Mais encore une fois, comment juger sans l'indispensable recul d'un moins un demi-siècle. Des enthousiasmes, des haines — des modes aussi — peuvent à l'heure actuelle influencer toute critique. Cependant il est un fait : Saint-Saëns n'avait plus l'amour des jeunes musiciens. Sa gloire était soutenue par le grand public. L'exécution, par exemple, de la *Symphonie* avec orgue suscita toujours les plus véhéments ardeurs de la part des foules — et dans tous les pays. Mais la pléiade sacrée des artistes en mal de travail, sollicitée par l'exemple de créateurs plus humains tels que Lalo, Chabrier, Fauré, Debussy, pour ne citer que les plus grands, s'était peu à peu retirée de lui : Saint-Saëns avait survécu à son œuvre.

FLORENT SCHMITT.

La nouvelle de la mort de Camille Saint-Saëns a produit en Allemagne une émotion douloureuse comme dans tout le monde cultivé. Quand on pensait à la France musicale de la deuxième moitié du siècle dernier, le maître aux cheveux gris apparaissait comme le pôle autour duquel se groupait toute la musique.

Le triumpvirat Debussy-Ravel-Dukas s'est ouvert un chemin glorieux, mais la position de Saint-Saëns est demeurée intacte, sans fléchissement.

Élevé dans l'esprit de Bach et de Beethoven, il sut, dans un mélange heureux avec l'esprit de Berlioz, créer un style propre. Ce qui est admirable dans toutes ses œuvres, c'est la perfection de la forme et ses sentiments esthétiques pour la pureté de la ligne musicale. Jamais, pour l'amour d'un effet instrumental extérieur auquel il se serait laissé entraîner par sa maîtrise absolue de tous les moyens de l'orchestre, il n'aurait fait de tort à la forme toujours respectée.

Mes relations personnelles avec le Maître que je vénère tant ont toujours été très affectueuses. Je crois pouvoir me flatter que lui de son côté m'estimait sincèrement. Quand en 1911, je dirigeais à l'Opéra de Paris la *Tétralogie* de Wagner, c'est lui qui le premier est venu me rendre visite à mon hôtel. A cette occasion je pus lui dire que mon admiration était enthousiaste pour l'admirable orchestre de l'Opéra et que ce fut pour moi une des plus grandes joies artistiques de faire de la musique avec ces remarquables artistes.

Il eût plaisir à me donner raison, mais il se plaignit de l'habitude parisienne des remplaçants de l'orchestre et de cet état malsain par lequel on ne peut jamais faire les répétitions nécessaires pour les œuvres nouvelles avec les mêmes musiciens. Je lui ai répondu que je ne m'en étais pas aperçu jusqu'ici. « Vous en avez de la veine », répondit-il ironiquement !

Dans toutes les branches de la musique, Saint-Saëns a créé des chefs-d'œuvre. Maintenant il se repose de son travail génial.

Le deuil de la France est aussi le deuil du monde des musiciens de l'univers tout entier.

ARTHUR NIKISCH.